

Lieutenant Léon M. NICOLAS

Ecole Militaire

Ecole Polytechnique Fédérale

Z U R I C H

Suisse.

Avec la Brigade PIRON

dans la Campagne

de NORMANDIE , BELGIQUE , HOLLANDE.

Je m'efforcerai, dans ce bref exposé, de vous présenter une image de ce que fut la Campagne de la Brigade Belge. A cet effet je vous relaterai, dans leurs grandes lignes, les opérations successives qui nous ont menées depuis les rives de l'Orne en Normandie, jusqu'aux bords de la Meuse et du Canal de Wessen en Hollande, et en relevant quelques épisodes et incidents plus marquants, je tâcherai de vous les faire voir comme nous les avons vues et vécues, nous Luxembourgeois de la 1ère Batterie Belge de Campagne.

Le 4 août, nous nous embarquons à bord de 5 "Liberty ships", en rade de Tilbury.

Pendant la nuit du 5 au 6, nous appareillons et rejoignons le convoi en formation dans l'embouchure de la Tamise, en face de Whitstable.

Devant nous se dressent les silhouettes noires et muettes de quelques tours "anti-invasion", comme les Anglais les ont construites en 1940, et dont les canons immobiles tendent leurs bouches menaçantes vers un ciel que rien ne trouble que le bruit saccadé des bombes volantes, portant vers Londres la mort et la destruction.

Avec nous il y a dans le convoi la Brigade Hollandaise, et des renforts pour la Brigade Polonaise, qui se bat déjà dans le secteur de Caen.

Dans la matinée du 6, l'aumônier lit la messe sur le pont avant de notre bateau; le soir, à la tombée de la nuit, le convoi lève l'ancre et contournant Margate-Broadstairs et Ramsgate nous voyons défiler à notre droite comme un dernier signe d'adieu et de bonne chance les blanches falaises de Douvres, monument éternel de la force et de l'indomptabilité d'un peuple; puis la nuit nous enferme dans le canal.

Contre toute expectation, le feu attendu des batteries côtières allemandes ne se déclanche pas, et le convoi se faufile le long des côtes, silencieux et confiant.

Le lendemain matin, nous avons perdu de vue les côtes anglaises; à midi nous passons à la hauteur de l'île de Weight. Subitement, nous sentons la vitesse de notre bateau diminuer, il ne peut plus suivre les autres et finit par s'arrêter complètement, tandis que le convoi disparaît à nos yeux. Notre bateau a des troubles d'hélice, et en attendant qu'on cherche à réparer les dommages, nous restons à voguer seuls sur cette mer tranquille, sous un ciel serein, une proie légère aux sous-marins et aux avions ennemis.

Heureusement pour nous, aucun de ces dangers ne se réalise, et après quelques heures, notre bateau reprend sa course solitaire. Vers 20.00 heures nous distinguons le bruit des canons; nous approchons.

Il fait nuit; debout contre le parapet, nous cherchons à pénétrer du regard l'obscurité dans la direction où l'on devine la plage de Courseulles-Arromanches, cette plage dont la prise a coûté tant de vies humaines, et où nous allons débarquer demain matin, pour avoir enfin notre part active à la grande lutte. Nous pensons à ces nuits quand, sur cette même mer, adossés au parapet du bateau qui nous emportait de Gibraltar vers l'Angleterre, nous rêvions à ce moment où nous allions remettre pieds sur le Continent pour aider à chasser l'envahisseur. Nous voilà au point de réaliser ce rêve, et nous sentons un grand calme qui nous envahit.

De la gauche vient le bruit infernal des bombes, que les camarades de la R.A.F. sont en train de déverser sur Le Havre; une grande lueur rouge se dessine dans le ciel noir. Elle n'a pas encore complètement disparue, que devant nous la D.C.A. se met à couvrir le ciel de mille balles rouges comme un immense jeu de billard; la "Luftwaffe" attaque le port d'Arromanches,

.....
mais elle ne peut percer le barrage et doit s'en retourner ,
impuissante et battue.

Dans la matinée du 8, nous débarquons sur les plages d'Arromanches, dont l'empleur du pont artificiel et le vat-et-vient des "Ducks" amphibies font comprendre à tous les énormes préparatifs qu'il a fallu faire pour rendre cette mission possible.

Devant nous il y a toujours le bruit des canons; les Canadiens attaquent en direction de Falaise.

Après une première nuit passée à Plumetôt, petit village désert de la côte, la Brigade est placée sous le commandement de la 6th Airborne Division de la 1ère Armée Canadienne, troupes d'élite ayant participé au début du débarquement, et qui occupe une tête de pont sur la rive orientale de l'Orne, régions qui ont été l'enjeu de durs combats, comme en témoignent les nombreuses tombes garnies d'un bérêt bleu, rouge ou brun, ou portant un casque allemand. Des débris de planeurs jonchent le sol depuis le 6 juin et donnent au paysage un aspect fantastique. Le pays entre l'Orne et la Dive est partiellement inondé et les moustiques s'en donnent à coeur joie.

Nous relevons la 5e Brigade de parachutistes en 1ère ligne et nous occupons une tête de pont de 4 km., depuis Salanelles jusqu'à Hanger. L'ennemi est sérieusement fortifié dans ce secteur et envoie fréquemment des patrouilles dans nos lignes; à quoi nous répondons en envoyant de fréquentes patrouilles dans les leurs. Des tirs incessants de mortiers dans nos lignes nous causent quelques pertes; nous y répondons par des tirs plus massifs de mortiers et le feu de notre artillerie qui, adossée à l'Orne dans des positions retranchées, a de suite commencé son réglage. Chaque nuit les bombardiers allemands viennent nous rendre visite.

Je dois faire remarquer ici le fonctionnement des contre-batteries : le front de la division était parsemé de postes de repérage, et grâce à eux, les dispositifs des batteries ennemies étaient parfaitement connus. Dès qu'une d'elles se mettait à tirer elle était immédiatement prise sous le feu de notre artillerie qui, selon l'importance de la batterie ennemie, engageait une batterie (8 pièces) ou toute la division (entre 80 et 120 pièces).

Le 16, nous recevons l'ordre de nous tenir prêt à faire

.....
mouvement vers l'avant ? opération PADDLE. Le 17 à 7.10 heures, l'ordre d'attaque pour l'opération PADDLE arrive au P.C. de la Brigade. L'avance progresse difficilement sur 2 itinéraires, un sur la route le long de la côte et un sur un chemin de terre à 2 km. au sud, à travers un terrain fortement miné et balayé par le feu des mitrailleuses ennemies. Un mouvement tournant se dessine; la Brigade Belge appuyée à la mer, sert de pivot et rencontre la plus forte résistance.

La Brigade occupe ses premiers objectifs et prend Franceville; la Batterie s'en va prendre position à Gonnevillle.

L'église de ce village, éventrée et ravagée par les bombes d'avions, se tient au milieu de son cimetière, labouré et retourné de fond en comble par la force des explosions; et les morts, arrachés brutalement à la paix de leur repos, pendent tristement dans les arbres déchiquetés. Dans l'église en ruines, seul l'autel avec le Saint-Sacrement et le vieux harmonium sont encore debout. Un capitaine anglais du service de déminage est en train d'enlever les nombreuses mines et booby-traps, que les Allemands partants ont ingénieusement rattachés un peu partout, au Saint-Sacrement et à l'harmonium, qui devait sauter, si une certaine note était touchée par un amateur de musique insouciant.

Le danger éliminé, un des nôtres se met à l'harmonium et nous joue une vieille chanson luxembourgeoise, qui nous fait penser un moment à notre chère patrie, que nous avons du quitter, pour pouvoir la libérer.

C'est dans cette position que je trouve un journal luxembourgeois paraissant sous domination allemande, et vieux de 8 jours à peine; entre autre il m'apprend la mort au front russe d'un ancien camarade d'enfance.

Le 20, l'attaque continue, et le 21, grâce aux renseignements obtenus par des officiers F.F.I., la Brigade occupe Caubourg. La Dive est traversée en bateaux et avec des moyens de fortune hâtivement assemblés par le génie, et Houlgate dépassée, tandis que le charroi attend la construction d'un pont pour pouvoir suivre. Le feu des arrières gardes allemandes arrête l'avance un moment, et nous inflige même d'assez lourdes pertes. Mais dans la soirée, avec l'appui de l'artillerie, les premières résistances sont enlevées; pendant la nuit, l'attaque continue avec le concours de l'artillerie; le succès

.....
est complet, les Allemands décrochent. L'avance continue, Viller sur-Mer tombe entre nos mains, de même Deauville et Trouville.

Les Allemands tiennent les hauteurs de Trouville et nous bombardent à coups de mortiers et d'artillerie. Une batterie de 88 prend notre artillerie sous son feu et nous fait passer un mauvais quart d'heure, surtout comme nous avons négligé de creuser des tranchées. Nous comptons plusieurs grièvement blessés qui doivent être évacués sur le champ. Mais alors, c'est notre tour de riposter, et la batterie allemande a du moins bien digérer, car elle se tut et ne reparut plus.

Le 24, l'avance est reprise, et le pont détruit sur la Touques donne alors le spectacle d'une activité extraordinaire: l'Infanterie traverse sur des moyens de fortune, et tandis que la population amène du matériel, le génie travaille d'arrache-pieds pour permettre au charroi de suivre. L'avance est pénible et de grandes exigences demandées à tous. La Brigade est à ce moment à 8 kms. en flèche sur le reste de la division; le soir, elle est aux portes de Honfleur; elle y entre le lendemain matin. La foule témoigne sa joie d'être libérée, mais aussi sa colère des traîtres. Des femmes, qui s'étaient laissées séduire par les Boches, sont rasées en public.

En face, nous apercevons Le Havre.

Le 26 l'avance continue, mais est arrêtée à la hauteur de la Risle par un violent feu des mortiers. Le soir du même jour, nous sommes violemment bombardés par des avions américains, heureusement sans pertes.

Le 28, nous passons à la 49e Division Britannique, qui a pour mission de nettoyer la Forêt de Bretonne, où se trouvent encore de fortes arrières gardes allemandes. Nous exécutons cette mission et nous traversons enfin cette forêt de Bretonne, ce cauchemar de la défaite allemande, où pourrissaient dans les sous-bois chevaux et cadavres parmi les épaves peu glorieuses d'une armée en déroute. Les Typhoons avaient passés par là, retournant comme des crêpes les Tigres et les Panthères. Ce n'était que véhicules déchiquetés, tourelles fendues, canons tordus, caissons broyés. Ce n'était enfin que chevaux crevés, cadavres couchés dans les fossés, leurs yeux vitreux, leurs bouches ouvertes tournées vers ce beau ciel d'août finissant aux bords sinueux de la Seine.

....

Le 31 août 1946, la Brigade reçoit l'ordre de traverser la Seine pour aller contacter l'ennemi dans la région du Havre. A cet effet une tête de pont est établie sur la rive nord pour protéger cette opération difficile; nous traversons en 3 points sur des bacs munis de 2 moteurs hors-bord, tandis que le train s'en va passer sur un pont construit à Rouen. La Brigade se regroupe de l'autre côté et pousse sur Le Havre.

Voilà que subitement dans la soirée du 1er septembre, la Brigade reçoit l'ordre de se tenir prête à faire mouvement; et à 05.00 heures du matin le 2, l'ordre nous parvient de rejoindre sans délai la 2e Armée, première destination: Arras. Nous roulons toute la journée du 2 et nous traversons Rouen avec le miracle de sa cathédrale, dominant les quais pulvérisés par les bombes. Aux lisières de la nuit, une halte de quelques minutes pour refaire le plein d'essence, pour donner un coup d'œil aux chenilles, aux pneus, pour chauffer sur un vieux bidon rempli de terre et arrosé d'essence, quelques gallons d'un thé bientôt brûlant et parfumé.

La marche reprend; tout le long des routes dans les fossés gisent les débris innombrables des véhicules allemands devenus la proie de nos avions, tristes épaves d'une armée battue.

Le lieutenant somnole, un œil mis-clos, l'oreille au guet cependant. Le chauffeur écarquille de plus en plus les yeux pour ne pas rater le ralentissement de la voiture qui le précède. Le radio, casque sur l'oreille, vogue sur une mer de crachottements sonores, où s'entend, comme en un rêve, quelque valse viennoise sur une fréquence interférente. L'estafette crispe ses doigts engourdis sur le guidon de sa moto, et sent, de plus en plus, la fatigue s'apresentir dans son épine dorsale. Et celui-ci, qui n'a pas la tâche de veiller, dort, s'il le peut, sur son siège inconmode, l'arme couchée dans le pli du coude.

A 8 heures du matin, les paupières gonflées par le sommeil et l'air désséchant des moteurs, nous atteignons Arras, où nous sommes placés sous les ordres des Guards Arm'd Division. Nous avons à peine le temps d'essayer de refaire le plein d'essence, que nous repartons derrière les tanks des Guards, direction Bruxelles. A cette nouvelle, tous se sentent envahis d'une sorte d'ivresse de foncer vers cette Belgique, à chaque tour de roue plus proche, plus palpable; et la joie fait oublier la fatigue, l'éreintement.

....

Il y a toujours des poches de résistance ennemies sur la route, et de temps en temps, nous sommes salués par la décharge rageuse d'une mitrailleuse, ou le sifflement courbe et finement modulé d'un obus, suivi de l'éclatement brutal et sec.

Nous passons Douai et Orchie. A travers toutes les villes du Nord, nous recevons les acclamations des populations.

Puis vers 17.00 heures, nous atteignons Rongy, c'est enfin la Belgique; et la course continue entre une haie de drapeaux belges, de femmes pleurantes, de vieillards agitant frénétiquement leurs vieilles mains osseuses, d'enfants hurlants, hurlant de joie, de mains tendues, de mains ouvertes, de cris d'allégresse, de bébés élevés à bout de bras par des mères folles de bonheur. Et les pommes, les poires, les prunes de pleuvoir sur nos voitures, les roses, les glaieuls, les dahlias, les fleurs des champs, les baisers, les larmes, les sourires.

Et je me rappellerai toujours les mots de ce bourgeois élégant accourant avec une bouteille de Bourgogne, apprenant que nous étions luxembourgeois et qui nous dit : Ah! je suis bien heureux pour vous. Ils vous ont bien eu, les Boches. Quel le revanche ça doit être pour vous. Quelle belle revanche sur ces salauds.

A la tombée de la nuit, nous atteignons Enghien, à 30 Kms. de la capitale. Nous n'avons pas encore atteint Bruxelles, mais quelques tanks anglais sont en contact avec l'ennemi. Nous y passons la nuit, étendus sur les bas côtés de la route, au pied d'un mur, abrutis de fatigue, recrues de sommeil.

Derrière nous, quelque part sur la route que nous venons d'emprunter, les habitants d'un petit village que nous venons à peine de dépasser, sont réveillés au beau milieu de la nuit par une colonne en marche. Se jetant aux fenêtres pour acclamer aussi ces libérateurs, ils doivent reconnaître à leur grande frayeur qu'il s'agit d'une colonne allemande qui, lentement, s'achemine à travers deux haies de drapeaux belges et alliés. C'est une colonne allemande qui a réussi à s'échapper de la région de Lille et qui croise notre axe, dans l'espoir de pouvoir se frayer un chemin vers l'est. Quelque 20 Kms. plus loin elle tombe nez à nez avec une colonne de tanks anglais et se fait complètement écraser.

Le lendemain matin, nous continuons notre avance, et vers 15.00 heures, nous entrons à Bruxelles. A fur et à mesure que nous pénétrons dans la ville, les acclamations deviennent plus

formidables, l'accueil gigantesque, indescriptible.

Les rues, les avenues, les fenêtres, les balcons, tout n'est que visage, criant, criant à perdre haleine. Des hommes, des femmes nous regardent passer, la face figée, ruisselante de larmes, incapables de crier.

Et nous sommes gênés, comme si nous avions surpris des choses trop intimes. Et nous sommes fiers et raides comme des gosses qui font la 1ère communion.

Nous sommes là, sur nos véhicules d'acier, pâles en dessous de notre hâle, luttant, mâchoires crispées, contre la venue des larmes, ne sachant plus à qui sourire, n'ayant pas assez de mains pour serrer toutes celles qui se tendent vers nous.

Une foule nous aime, une ville, un peuple; et nous vainqueurs, sommes vaincus par l'amour d'un peuple grisé de liberté.

Pendant quelques jours nous stationnons dans ce Bruxelles inoubliable à tous ceux qui ont vécu les jours de la libération. La Brigade se voit confiée la garde et le déminage des aérodromes, ainsi que la garde de l'agglomération bruxelloise.

Le 10 au soir vient l'ordre de nous tenir prêt à repartir. Nous passons sous les ordres de la 8th Armd Brigade (XXX C.A.) et le 11 septembre à 07.00 heures, nous partons sur Diest avec mission de nous emparer le jour même de Beverloo, Bourg-Léopold-Heppen, agrandissant ainsi la tête de pont que les anglais ont créée au delà du Canal Albert. Grâce à la bonne connaissance du terrain, l'objectif est atteint le même soir.

Le 12, nous sommes bombardés par l'artillerie ennemie. Nos avants-postes maintiennent le contact,

Pendant quelques jours, nous sommes avec la fameuse 50e Division Ecossaise, et le 14 nous rejetons les allemands au nord du canal d'embranchement.

Le 17 commence alors la formidable poussée britannique en Hollande, pour opérer la jonction avec les troupes aéroportées à Nimègue-Arnhem. La Brigade, passant sous le commandement direct du 8e C.A., a pour mission d'assurer le flanc droit de la base de départ. Notre artillerie est placée sous le commandement de l'artillerie du 30e Corps et s'établit au nord-est de Lommel.

....
formidables, l'accueil gigantesque, indescriptible.

Les rues, les avenues, les fenêtres, les balcons, tout n'est que visage, criant, criant à perdre haleine. Des hommes des femmes nous regardent passer, la face figée, ruisselante de larmes, incapables de crier.

Et nous sommes gênés, comme si nous avions surpris des choses trop intimes. Et nous sommes fiers et raides comme des gosses qui font la 1ère communion.

Nous sommes là, sur nos véhicules d'acier, pâles en dessous de notre hâle, luttant, mâchoires crispées, contre la venue des larmes, ne sachant plus à qui sourire, n'ayant pas assez de mains pour serrer toutes celles qui se tendent vers nous.

Une foule nous aime, une ville, un peuple; et nous vainqueurs, sommes vaincus par l'amour d'un peuple grisé de liberté.

Pendant quelques jours nous stationnons dans ce Bruxelles inoubliable à tous ceux qui ont vécu les jours de la libération. La Brigade se voit confiée la garde et le déminage des aérodromes, ainsi que la garde de l'agglomération bruxelloise.

Le 10 au soir vient l'ordre de nous tenir prêt à repartir. Nous passons sous les ordres de la 8th Arm'd Brigade (XXX C.A.) et le 11 septembre à 07.00 heures, nous partons sur Diest avec mission de nous emparer le jour même de Beverloo, Bourg-Léopold-Heppen, agrandissant ainsi la tête de pont que les anglais ont créée au delà du Canal Albert. Grâce à la bonne connaissance du terrain, l'objectif est atteint le même soir.

Le 12, nous sommes bombardés par l'artillerie ennemie. Nos avants-postes maintiennent le contact,

Pendant quelques jours, nous sommes avec la fameuse 50e Division Ecossaise, et le 14 nous rejetons les allemands au nord du canal d'embranchement.

Le 17 commence alors la formidable poussée britannique en Hollande, pour opérer la jonction avec les troupes aéroportées à Nimègue-Arnhem. La Brigade, passant sous le commandement direct du 8e C.A., a pour mission d'assurer le flanc droit de la base de départ. Notre artillerie est placée sous le commandement de l'artillerie du 30e Corps et s'établit au nord-est de Lommel.

....

Tout le monde est à son poste, immobile, alerte, sentant du regard la plaine et le ciel s'étendant devant nous dans le jour finissant. Voilà que là devant, là haut, très haut, comme un vol d'oiseau, des avions qui surgissent, des Typhoon qui piquent sur les positions avancées du dispositif allemand, à 3 Kms. à peine devant nos canons. Ils sont suivis par des Lightnings, tourbillonnants et mitraillant au-dessus des lignes, et semant la terreur dans les rangs ennemis. Puis, c'est le tour des bombardiers moyens et lourds, qui, majestueusement, sans se laisser déranger par le feu sporadique de la D.C.A. allemande fortement éprouvée par la chasse, viennent déverser sur un ennemi ébranlé leur charge mortelle. Le dernier des bombardiers n'a pas encore achevé sa tâche, que le régiment anglais d'artillerie à notre droite ouvre le feu; l'oeil sur l'aiguille de la montre, nous attendons; puis c'est notre moment, 4-3-2-1- et le commandement sec: "Tirez" et le rugissement de nos canons se mêle au bruit de la bagarre.

Au même moment, les tanks avancent à travers l'artillerie, mélangeant à l'odeur de la poudre le goût de la poussière qu'ils soulèvent en une grande nuée, qui, lentement, glisse vers l'avant.

Pendant plus d'une heure, les canons tonnent, élevant successivement leur hausse jusqu'à la limite de leur portée, pour frapper une brèche au Guards Armored Division, qui, suivie par l'infanterie motorisée, foncent en avant sur la route de Nimègue, pour aller tendre la main aux héros d'Arnhem.

Le même soir, à la tombée de la nuit, tout le monde est là, paisiblement étendu ou debout à côté des canons et discutant les chances de l'attaque en cours, quand tout d'un coup on entend le ronflement méchant d'avions allemands, puis le hurlement si connu de l'avion attaquant en piqué, suivi par^{le} son plus lourd de la bombe battant l'air. En un clin d'oeil, tout le monde est tassé au fond de sa tranchée, espérant pour le mieux et laissant faire le Boche.

Durant un quart d'heure, ce n'est que ronflement de moteur, hurlement, sifflement, fracas, éclairs, comme un grand orchestre de jazz fantastique, dans lequel la D.C.A. bat la mesure. Le sol tremble à chaque coup de bombes et chaque explosion vous donne l'impression de vous brûler la nuque de

....
son souffle chaud sous le casque enfoncé.

Subitement, comme ils étaient venus, les avions disparaissent, et le calme retombe, calme reposant doublement lourd sur les nerfs après le danger passé. Pas un seul homme dans la troupe n'a même une égratignure, et je compte quand même 43 cratères de bombesvautour de notre position dans un rayon de 35 à 150 mètres. Une tente, occupée par 12 dormeurs, eut 37 trous de balles de mitrailleuses, aucun des occupants n'est touché. A la troupe voisine, une voiture blindée fut démolie. Nos camarades anglais à côté furent moins heureux, et la mort arbitraire frappa chez eux les victimes qu'elle ne sut trouver dans nos rangs.

Le 20 nous poussons sur Bree, maintenant le contact avec l'ennemi, le 21 nous traversons le canal de Bree pour atteindre le 24, le canal de Wessem, où l'ennemi sur la rive ouest, tient des positions fortes à Hunsel, Sandfort et Wessem. Le soir à 21.00 heures nous avons occupé tous nos objectifs, c'est-à-dire Neeritter, Thorn et Maeseyck.

Nous nous trouvons dans une position difficile: appuyés à gauche sur les armées anglaises, à droite sur les armées américaines, nous tenons un front de 20 Kms, avec de faibles effectifs.

Nous sommes astreints à mener la guerre défensive dans un terrain complètement plat, n'offrant d'autre protection qu'une ferme isolée, une rangée de haie, quelques arbres solitaires. L'infanterie creuse des tranchées et s'organise en petits postes isolés, en forme de hérisson.

Le 29 septembre, la Brigade passe sous le commandement du XIX C.A. américain.

Le 30, après une préparation par l'artillerie et les Tanks Destroyers de 14.40 à 15.00 heures, la 1ère U.M. attaque la tête de pont ennemie de Sandfort; à 15.30 heures, cette opération est couronnée de succès.

Le 2 octobre, la 2e U.M. reçoit l'ordre d'occuper Wessem, où une garnison allemande occupe l'angle formé par la Meuse et le Canal, et menace notre flanc droit. Cette attaque doit être coordonnée avec une attaque du 113e Rgt de cavalerie américaine sur la rive Est de la Meuse.

L'attaque part vers 14.00 heures, après une préparation d'artillerie et soutenue par les feux de 5 Tanks Destroyers et 2 Pns de chars légers. Elle progresse bien jusqu'aux ..

lisières de Wessem, où elle est prise sous le feu violent des armes automatiques ennemies, et reste clouée au sol. Les tanks américains hésitent à avancer dans ce terrain découvert et fortement miné. Comme l'attaque du 113e Rgt américain n'a pas été déclanchée, le Commandant de la Brigade n'insiste pas et le 2e U.M. réussit, à la faveur de la nuit, à décrocher et à retourner dans nos lignes, sans avoir subi aucune perte.

La situation reste inchangée et tendue. Les points d'appui sont isolés les uns des autres, et les infiltrations et coups de main allemands fréquents. Ils pénètrent jusqu'au P.C. des Compagnies et même de la Brigade; et leurs patrouilles viennent poser des mines sur nos itinéraires. Nos hommes sont fatigués par les longues gardes, et tombent dans une sorte de résignation stoïque. A cela s'ajoute que l'élan, qui entraînait la Brigade depuis la Normandie vers la patrie à libérer, risque maintenant de les en éloigner de plus en plus. Presque tous ont pu avoir 24 heures de permission depuis notre arrivée à Bruxelles, pour rentrer chez eux voir leurs familles ou du moins en avoir des nouvelles, si imprécises ou mauvaises qu'elles soient, et la nostalgie les saisit de vive force, après avoir été loin de chez eux sans aucune nouvelle depuis 4 ou 5 ans. Puis, ils ont vu leurs anciens amis, camarades ou collègues d'avant guerre, qui partout s'infiltrèrent dans les administrations et les offices et occupent les bonnes places, en ne se fichant pas mal de la continuation de la guerre, tandis que eux doivent continuer à mener une lutte, qui a l'air de dépasser leurs forces.

Nos patrouilles pénètrent chaque nuit dans le dispositif allemand, mais il n'en reste pas moins que nos hommes sont à bout avec leurs nerfs. Le Colonel PIRON visite les petits postes isolés, et plus d'une fois il a failli trébucher sur ces fils dont les postes se sont entourés et auxquels des grenades sont attachées, prêtes à éclater au moindre heurt. A l'intérieur de leurs fils, les hommes, tendus et fatigués, l'arme épaulée, cherchant à percer de leurs yeux apesantis par le sommeil la nuit hostile, se croient plus ou moins en sécurité.

Quelques fois une grenade éclate et alors, tout le système d'alerte est donné. L'adjudant de compagnie téléphone à l'officier de renseignement de la Brigade, que tout un peloton

.....
est encerclé. Puis l'on reste sans nouvelles pendant des minutes qui semblent des heures. Enfin, trois quarts-d'heure après on s'aperçoit qu'il s'agissait d'une vache qui a touché le fil et a fait sauter la grenade.

Mais toutes les alertes ne sont pas aussi fantaisistes. Le 10 octobre, un avant-poste qui se trouve à côté de Sandfort, reste silencieux malgré les appels téléphoniques réitérés. Il y a là un officier et 14 hommes, de la 3e Compagnie, terrés au fond de leur tranchée et dont la mission est de surveiller les Boches pendant le jour. La nuit ils peuvent se reposer, deux hommes suffisent pour veiller. Cette nuit-là, les sentinelles exténuées se sont sans doute assoupies à 50 mètres des Allemands. Rien n'a donné l'alerte; pas un coup de feu n'a été tiré. Et lorsqu'on est venu pour les relever, les 15 hommes avaient disparu.

L'ennemi également manifeste sa nervosité. Il se demande sans doute pourquoi l'on n'attaque pas, et envoie de fortes patrouilles de reconnaissance.

On sent le Commandement allié inquiet. Il craint une manœuvre allemande de diversion contre ses lignes de communications. L'activité des officiers de liaison anglais se multiplie, et le Commandement de la Brigade se rend bien compte de l'importance de la mission qu'il nous faut accomplir avec si peu d'hommes.

La situation perdure et l'activité des patrouilles ne diminue pas. Parfois elles se rencontrent, les nôtres et celles des allemands. C'est ainsi que dans le brouillard de la nuit, le lieutenant JACOBS, qui s'était déjà distingué en Normandie, tombe nez à nez avec une patrouille allemande. Sans hésiter une seconde, il bondit sur le premier des Boches et l'étrangle de ses mains. Ceci donne à ses compagnons le temps d'ouvrir le feu; quelques adversaires sont abattus, le gros de la patrouille ennemie cherche son salut dans la fuite.

Le 27 octobre, une patrouille allemande d'une quarantaine d'hommes réussit à s'infiltrer, à l'abri de la nuit, à travers nos avant-postes et à pénétrer jusque dans Thorn, où elle occupe le poste de secours de la 3e Compagnie dans lequel se trouvent le médecin et l'aumônier. Un combat de rue violent s'engage et les Allemands sont forcés à se retirer. Entre-temps nos avant-postes devant le village ont resserré le sac, ...

....
l'artillerie tire un formidable barrage devant Thorn, et lorsque l'ennemi arrive à la lisière du village, il est pris entre le barrage d'artillerie et le feu convergeant des postes avancés. Pas un seul Allemand ne rentre dans ses lignes : 3 sont tués, 7 blessés, le reste fait prisonnier. Nous comptons de notre côté : 3 blessés.

Le 31, nous repassons sous commandement britannique. Le secteur va être renforcé, et toute la 53e Division Galloise et la 4e Division Blindée indépendante viennent occuper la région entre Weert et Wessem. L'ancien secteur de la Brigade est repris en partie par la 7e Brigade britannique. En quelques jours, l'énorme secteur que nous tenions avec si peu d'hommes, se remplit de troupes de toutes espèces : infanterie, chars, artillerie, qui ont vite fait de transformer ce pays plat en un immense borbier. On devine qu'une attaque de grand style va être déclanchée par ces mêmes troupes, qui viennent à peine de libérer les bouches de l'Escaut.

La Brigade, passant sous le commandement de la 53e Division Galloise, resserre son dispositif et occupe un secteur de 2 Kms., de Hunsel à BELI. C'est sur ce front que doit se déclancher la grande attaque sur Roermond et Venlo. Nous devons constituer la base ferme pour cette attaque et empêcher de façon absolue l'ennemi d'occuper la rive amie ou de lancer des patrouilles dans notre dispositif. En conséquence nous serrons le canal de plus près.

Durant plusieurs jours de suite avant l'attaque, le Commandant de la Division Galloise et ses officiers avec leurs sergents montent à notre observatoire d'artillerie, installé sous le toit d'une ferme et offrant une vue au-delà du canal jusqu'à la route de Oler-Kelpen à quelques 1200 mètres au-delà du canal. Ils cherchent à reconnaître le terrain du côté ennemi; et les premiers objectifs de chacun en particulier sont fixés. Tout le plan d'attaque est réglé minutieusement d'avance jusque dans les plus petits détails.

En prévision de la grande attaque, le 11 novembre au soir, la 2e U.M. reçoit l'ordre de nettoyer la tête de pont ennemie se trouvant encore sur la rive ouest du canal. Elle est appuyée à gauche par la 3e et à droite par la 1ère U.M. L'artillerie de la Brigade et les mortiers fournissent les tirs d'appui; tandis que les mitrailleuses encadrent de leurs feux les flancs des

..... troupes d'assaut. La Batterie avait fait son tir de réglage dans le courant de la journée, et n'avait plus qu'à déclencher son tir à l'heure H. Pour effectuer des corrections éventuelles et veiller à l'exacte exécution du tir, une équipe d'observation, munie de poste de radio et de téléphone à fil d'assaut, part en avant avec les troupes de choc.

Malgré la résistance farouche des Allemands, qui se battent avec tout ce qui est à leur disposition : artillerie, mortiers, Nebelwerfer, mitrailleuses, grenades à main, l'attaque réussit et l'aube du matin voit la 2e U.M. border le canal, mais non sans avoir subi de fortes pertes. Le peloton de tête, sur ses 36 hommes, compte 11 tués et 14 blessés, dont quelques uns sont mourants. L'équipe d'observation au nombre de 6, qui avait été avec ce peloton, ne compte pas une égratignure.

Le Colonel PIRON est là, au Poste de secours de la Compagnie, auprès des blessés, dont plusieurs sont mourants. L'aumônier est à ses côtés et ensemble, le prêtre et le soldat assistent ces jeunes héros en train de mourir pour leur idéal.

Il y a un surtout, dont le calme et la résignation sont bouleversants. Le Colonel essaye de lui parler en français, puis en flammand. Il ne comprend pas, c'est un Canadien. Et c'est en anglais que s'engage cette ultime conversation. Il est grièvement blessé à la tête et accepte avec un sourire résigné la cigarette allumée que lui tend le Colonel. Puis, tout doucement, sans une plainte, il meurt, ce jeune soldat qui a traversé un Océan pour venir libérer une patrie qu'il ne connaissait pas.

La réussite de cette opération contribue grandement au succès de l'attaque générale, qui a lieu le lendemain. Dès 6 heures du soir, 520 bouches d'artillerie, sur 1500 mètres de large, crachent sur l'ennemi toute la fureur de leur mitraille. Des projecteurs se reflétant sur les nuages baignent tout le paysage dans un clair de lune artificiel, tandis que des tanks lance-flammes des Crocodiles, dissimulés sur la rive ouest du canal, envoient à une centaine de mètres devant eux leur jet liquide en flamme, brûlant dans leurs trous les malheureux qui essaieraient encore de vouloir interdire l'accès de la rive est. Dans ce plus fantastique des orages, dans cette fureur déchaînée, les tanks amphibies se jettent à l'eau, traversent et gravissent lourdement la rive ennemie. L'infanterie suit, et la poussée irrésistible progresse et avance jusqu'aux portes de Roermond, ne rencontrant plus sur son chemin que quelques Allemands

.....
à moitié fous, et des mines destinées à retarder son avance. Le 17 octobre, la Brigade est retirée du front et renvoyée en Belgique pour une période de réorganisation.

Le rôle de la Brigade est terminé. La Batterie reste en position durant l'attaque déclenchée sur Roermond, elle participe aux tirs de préparation et d'accompagnement jusqu'à la limite de portée, au profit de la 53rd Welsh Division.

Cette période défensive, qui a été fort pénible, est terminée. Pendant 2 mois, sur un front de 20 Kms, nous avons tenu l'ennemi en respect. Deux mois de tranchées boueuses, de froid, d'insécurité, pendant lesquels nous sommes restés perpétuellement en alerte devant un ennemi supérieur en nombre et très agressif.

La Brigade, comme elle avait quitté l'Angleterre, a fini son existence. Elle est agrandie et devient un "Brigade Group". Le 3 avril, le "Brigade Group" remonte en ligne, et de concert avec les armées canadiennes et britanniques, avance en Hollande jusqu'au 5 mai, date de la capitulation des armées allemandes en Hollande.

A l'heure actuelle, la Brigade PIRON, comme l'a baptisée la ferveur populaire, n'est plus. Mais ce qui subsiste toujours, tant qu'il y aura des hommes prêts à risquer leur vie pour un idéal, c'est l'esprit de la Brigade.
